instants que lui laissait le soin de ses affaires. Esclave absolu des volontés de Mme Latour, une charmante femme, mais qui avait une tête à elle avec la manière de s'en servir, le digne marchand n'aurait voulu pour rien au monde se permettre d'avoir une opinion contraire à celle de sa meilleure moitié. C'était un marchand à l'aise. Elle avait voulu qu'il devint riche : Il était devenu riche en deux ans, grâce à quelques spéculations heureuses. Elle lui aurait commandé d'avoir de l'esprit qu'à la grande surprise de ceux qui le connaissaient, il eût été de force à lui obéir. C'était sa seconde femme, et il en était coiffé, disait-on. Un peu trop, ajoutaient les mauvaises langues.

Madame Latour était une jolie brune, encore jeune, romanesque par affectation, coquette par vanité et ambitieuse par conviction. Elle n'était pas méchante. Elle était tout simplement étourdie. Les épreuves et le travail en eussent peut-être fait une femme de cœur. L'aisance et la lecture des romans en avaient fait une poupée surmontée d'une tête de linotte. Son sentimentalisme de commande s'accommodait assez mal du tempérament un peu pratique d'un mari qui avait le tort de l'adorer à la bonne franquette. Dans le terre à terre habituel de ses occupations mercantiles, M. Latour ne songeait pas le moins du monde à monter à cheval sur un nuage pour y suivre l'imagination de sa femme, voyageant à la recherche d'un idéal impossible. Tandis que madame étudiait ses sourires, inventait des ceillades provocatrices, et se livrait constamment à la chasse aux compliments auprès des godelureaux de sa connaissance, le chef de la maison